

FRAGMENTS

REVUE DE LITTÉRATURE
PROLÉTARIENNE



cerclé culturel de littérature ouvrière, paysanne et sociale

FRAGMENTS #8 REVUE DE LITTÉRATURE PROLÉTARIENNE

C'EST DANS L'AUTHEENTICITÉ
QUE L'ÉCRITURE A SON SALUT

#8

FRAGMENTS

revue de littérature
prolétarienne

COMITÉ DE RÉDACTION

Sylvain Boulouque, enseignant et historien, Laurent Jeulin, facteur; Thierry Maricourt, écrivain, essayiste; Thierry Périssé, professeur; Tessi Rom, facteur retraité; Raphaël Romnée, postier retraité

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO :

Julia Billet, autrice; Florence, animatrice radio; Philippe Geneste, professeur François Lebert, ouvrier retraité; Éric Louis, employé dans une structure d'insertion par le travail; Yvan Robberechts, agent communal; Tessi Rom; Franck Thiriot, bouquiniste indépendant; Robin Ségalas

SECRÉTAIRE DU COMITÉ DE RÉDACTION

Raphaël Romnée

DIRECTEUR DE PUBLICATION

Vincent Picart

MAQUETTE : Gilles Maupoint

ÉQUIPE DE RELECTURE :

Nicole Bernad, agent des Télécoms à la retraite; Laurent Jeulin; Martine Minarovits, bibliothécaire à la retraite; Robin Ségalas, magasinier en BU.

ISBN : 9782492416088 – ISSN : 2800602 X

DÉPÔT LÉGAL : janvier 2024

Isiprint – 139, rue Rateau, Parc des Damiers, 93120 La Courneuve

FRAGMENTS, revue de littérature prolétarienne, est éditée par le Cercle culturel de littérature ouvrière, paysanne et sociale, association 1901 enregistrée sous le numéro W951006252 à la Préfecture du Val-d'Oise en date du 25 janvier 2020.
Photo de couverture : Éric Louis.

Ce numéro a été conçu avec les fonts All Round Gothic de Ryoichi Tsunekawa & Freight Text Pro de Joshua Darden.

Éditorial

Ça y est, nous y sommes. Les 8 et 9 juin prochains se tiendra à Paris le colloque qui commémorera le centenaire de la naissance de Michel Ragon (né le 24 juin 1924 à Marseille). Voilà un événement qui mobilise toute l'équipe du Cercle culturel de littérature ouvrière, paysanne et sociale. Une douzaine d'interventions, entrecoupées de lectures d'extraits de romans, analyseront l'œuvre protéiforme de celui qui faisait preuve d'une curiosité insatiable. Des autodidactes, des artistes, des universitaires et des chercheurs mettront l'accent sur ses liens avec la littérature prolétarienne, sa relation au savoir, son engagement libertaire, ses rencontres amicales, son travail de critique et d'historien de l'art et de l'architecture modernes, et bien d'autres aspects de l'homme et de son œuvre (voir la présentation du colloque dans ce numéro). Ces deux jours seront, nous l'espérons, l'occasion de vous rencontrer, autour, par exemple, des livres mis à disposition par notre service librairie, notamment les deux ouvrages publiés par notre maison d'édition Prolit's, créée en 2022, d'abord le petit dernier, le roman de Michel Ragon, *Nous sommes 17 sous une lune très petite* (sorti en 1968 chez Albin Michel et que Françoise Ragon nous a permis de rééditer), et le premier, *Lignes de front* de François Lebert, livre qui regroupe des dessins et des textes, décrivant le monde de l'usine qu'il a côtoyé pendant 37 ans, mêlant humour noir et dérision, littérature prolétarienne et art brut.

Nous en profitons pour renouveler notre appel à contributions à propos du numéro spécial Michel Ragon qui sortira en 2024 (voir l'encadré page suivante).

Des contributions, **FRAGMENTS** n'en manque pas, preuve que cette littérature d'en bas est vivante, comme nous le constatons depuis le début de l'aventure. Ainsi, dans ce numéro, on découvre trois auteurs, Julia Billet, Éric Louis et Yvan Robberechts. Julia Billet, comme elle l'indique dans sa présentation, met à l'honneur «celles et ceux qui se heurtent à l'injustice, aux guerres quotidiennes», comme par exemple cette Lara, sage-femme depuis plus de vingt ans, qui n'en peut plus de travailler dans une maternité où tout se délite. Yvan Robberechts, lui, s'est mis à l'écriture assez tard, après un parcours chaotique émaillé de deux dépressions. Ses nouvelles décortiquent un mal-être chronique, mêlent humour noir, réalisme, hallucinations et fantasmes. Un univers personnel ô combien attachant. Une écriture ciselée, percutante. Quant à Éric Louis, il est le sujet du dossier que Robin Ségalas lui consacre. Dossier composé de trois extraits de ses ouvrages, tous écrits entre 2016 et 2023, d'un entretien et de notes de lecture. On découvre l'univers des cordistes, un secteur industriel totalement ignoré, aux conditions de travail extrêmes. Des hommes (et quelques

femmes) qui descendent, par exemple, au fond de silos aussi hauts qu'un immeuble de vingt étages pour arracher le sucre collé aux parois à coups de pioche et de pelle. Des hommes et des femmes qui subissent «la pression hiérarchique pour tenir les objectifs, le danger permanent, la pénibilité de gestes répétitifs, usants» comme l'écrit Raphaël Romnée dans une de ses notes de lecture, mais savent aussi se regrouper, faire preuve de solidarité et résister. Comme le souligne aussi ce dernier, Éric Louis c'est «une écriture incisive, dure, âpre, des paragraphes courts qui s'enchaînent, impitoyables, la justesse des mots».

On retrouve aussi le gamin de Paris et la gouaille de Franck Thiriot qui a d'abord transporté ses souvenirs dans les années cinquante à l'école de la Guadeloupe où il y a découvert la brutalité et la soumission (numéro 5 de **FRAGMENTS**). Le quartier prolétaire de La Chapelle avec ses commerçants et les résidents de son immeuble font l'objet de l'épisode 2, des résidents touchants, admirables ou bien détestables à souhait (numéro 6). Sa revue des locataires se poursuit dans l'épisode 3 (numéro 7) dans lequel il narre un quatorze juillet orageux et anticlérical au pied de la Butte Montmartre et du Sacré Cœur, l'hospitalisation aussi de sa mère, opérée pour une ablation de la vésicule biliaire, et l'histoire du petit Franck qui se prend pour un justicier. Cette fois-ci, l'auteur raconte comment, en compagnie de sa mère, il a rencontré, au printemps 1962, Louis Lecoin, inlassable combattant pour le droit à l'objection de conscience, puis, dans un autre récit, le gala annuel de l'Association des Amis de Sébastien Faure, où défilent bon nombre d'anarchistes de l'époque, compagnons de route du grand-père du petit Franck, Lucien Charbonneau. Enfin dans le dernier texte il se désole de la disparition du jargon populo, l'argot parisien de son enfance qu'il manie avec gourmandise.

Ce numéro 8 est aussi l'occasion de retrouver la poésie et l'humour de Tessi Rom, de découvrir la quatrième partie des lectures prolétariennes des années 2000-2020 présentée par Philippe Geneste. De son côté, Thierry Maricourt se demande si Stig Dagerman est un écrivain prolétarien. Florence, de l'émission «des cailloux dans l'engrenage» sur Radio Libertaire, raconte les usines de ses 20 ans et Raphaël Romnée revient sur des souvenirs de jeunesse douloureux.

Résolument attachés aux thématiques qui sont les nôtres, nous n'ignorons nullement le son du canon en Ukraine, la résurgence d'un antisémitisme que l'on pouvait imaginer marginalisé, l'irruption de la barbarie au cœur d'un festival musical en faveur de la paix, la souffrance historique du peuple palestinien pris en otage par le Hamas, incarnation de l'islamisme intégriste et toujours victime d'une guerre qui semble ne pas connaître de fin.

Partout dans le monde les budgets militaires sont revus à la hausse. Partout dans le monde le sacage environnemental engendre des menaces ultimes pour les populations, voire pour l'existence même de la planète.

Les forces de la vie sauront-elles se mobiliser afin que le pronostic fatal ne devienne inéluctable? Nous ne pouvons que l'espérer.

Les mots, les paroles, les pensées que nous livrons dans chaque **FRAGMENTS** témoignent qu'existe une humanité consciente, lucide, debout. Le combat pour la reconnaissance d'une littérature prolétarienne est indissociable d'un positionnement de classe. Ceci dans la lignée des orientations mises en avant par Poulaille et le Groupe des écrivains prolétariens, il y a ... un siècle.

Thierry Périssé et Raphaël Romnée

FRAGMENTS SPÉCIAL MICHEL RAGON : APPEL À CONTRIBUTIONS

Romancier (*La Mémoire des vaincus*, *Les Mouchoirs rouges de Cholet*, etc.), spécialiste de la littérature prolétarienne, critique d'art, auteur d'une *Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes*, Michel Ragon (1924-2020) est une figure incontournable des Lettres françaises et du mouvement anarchiste. À l'occasion du centenaire de sa naissance, la revue **FRAGMENTS** lui consacra un numéro spécial en 2024. Toute contribution (de spécialistes de l'art, de la littérature, des idées libertaires, ou tout simplement de lecteurs de ses ouvrages) sera la bienvenue.



Colporteur itinérant annonçant sur les murs des villes et des villages la naissance de **FRAGMENTS**, revue de littérature prolétarienne.

ABONNEMENT & DIFFUSION

Chèques à l'ordre de CCLOPS, à envoyer à
CCLOPS - 79 rue du docteur Roux
95130 Franconville-la-Garenne.

Je souhaite m'abonner (5 numéros) à la revue **FRAGMENTS** :

- Abonnement à partir du n°..... : 35 euros
- Abonnement de soutien à partir du n°..... : __ euros
- Abonnement précaire à partir du n°..... : 20 euros
- Abonnement international à partir du n°..... : 65 euros

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code postal :

Ville :

Profession :

Adresse courrielle :

Je souhaite ADHÉRER au Cercle culturel de littérature ouvrière, paysanne et sociale (CCLOPS).

Le montant de la cotisation annuelle est de 15 euros, à l'ordre de CCLOPS. Les statuts de l'association vous seront adressés avec le reçu de paiement.

Julia Billet n'est pas soignante, elle ne travaille pas dans un hôpital. C'est une citoyenne et une autrice. Elle écoute les bruits du monde, tend l'oreille, ouvre les yeux, se met en colère, s'attriste, se désespère parfois, se bat. Et elle écrit. Pour les adultes, pour les adolescents, les enfants; elle écrit en espérant que les mots peuvent panser le monde.

Julia Billet écrit des romans, BD, poèmes, nouvelles... qui évoquent son histoire mais aussi celle de ceux qui se heurtent à l'injustice, aux guerres quotidiennes. Elle a publié plus de quarante livres. Pour donner quelques exemples :

TU, roman aux éditions Rhubarbe, est un hommage à son père et à l'univers de l'usine où il a passé sa vie.

La beauté du monde, un roman graphique dessiné par Jérôme Ruillier vient raconter la passion pour l'escalade qu'a eue son père, qui a découvert la montagne à une époque où l'on parlait «d'émancipation du monde ouvrier».

La guerre de Catherine, puis Au nom de Catherine, deux romans parus à l'École des loisirs, puis ensuite adaptés en BD aux éditions Rue de Sèvres, s'inspirent de la vie de sa mère, enfant cachée pendant la guerre puis plus tard, jeune femme se débattant au travail dans un monde d'hommes. La trouille, roman publié au Calicot aborde l'univers carcéral, Des Feuilles et des branches, roman aussi au Calicot, la douleur des migrants.

Un air de voyage, recueil de nouvelles avec photos et sons (photos de Patrick Jacques, sons de Nico Côme) vient remettre quelques pendules à l'heure sur les stéréotypes qui pourrissent la vie des manouches aujourd'hui encore...

Respirez, ne respirez plus

«C'est le gouvernement qui est responsable des drames qui vont arriver», a alerté vendredi sur France Info Véronique Hentgen, pédiatre au centre hospitalier de Versailles-Le Chesnay, alors que 4 000 soignants en pédiatrie ont adressé une lettre ouverte à Emmanuel Macron, vendredi 21 octobre, pour dénoncer la saturation des services pédiatriques hospitaliers. La situation était «prévisible», souligne Véronique Hentgen. Selon elle, «c'est une mise en danger de ces enfants. On met en danger la société de demain.»

— France Info 21/10/2022

Maternité. Banlieue de Paris, une de celles que les rappeurs nomment en deux chiffres, en prenant soin de marquer le tempo d'un point-virgule imaginaire.

Maternité. 3404 accouchements par an, soit en moyenne, plus de 9 accouchements par 24H. 7 salles de travail.

Maternité de niveau 2. Cela signifie un service de néonatalogie pour s'occuper des nouveau-nés à risques et de ceux dont l'état s'est dégradé après la naissance.

Maternité, avant Covid : 46 sages-femmes et en juin 2023, 31 sages-femmes.

Sans rien dire du manque d'infirmières ni des cadres de santé.

Maternité en manque de places, de chambres. Des lits sur roulettes dans les couloirs, occupés parfois par des mères, bébés au sein, parfois par des pas encore mères, en attente de l'être.

Maternité en manque de mains, en manque de temps.

— «Accouche pas là, te couche pas là,» dit Lara, une des sages-femmes rescapées à l'une de ses amies. «Prends ton ventre à ton cou. Change de coin, change de quartier. Ici, trop de loupés».

— «Mais, lui répond l'amie de toujours, tu m'avais promis de libérer mon enfant».

— «C'était avant» murmure Lara.

Lara travaille depuis plus de vingt ans dans cet hôpital. Elle aime mettre au monde des

têtes brunes et blondes, elle aime être aux côtés des femmes, leur dire les mots qui apaisent, toucher leur ventre, les choyer. Elle s'émerveille de la magie qui se répète et se répète, enfant après enfant.

Elle aime les mains des mères qui serrent trop fort ses mains ou celles de leurs hommes. Elle aime ses collègues avec qui elle partage fous rires passions questions inquiétudes parfois, épuisement souvent. Mais joie tellement.

Elle aime cet hôpital parce qu'elle croit au service public, parce qu'elle croit à l'accès aux mêmes soins pour toutes, parce qu'elle croit à sa mission : mettre au monde les enfants du monde, les mamans du monde entier, sans discrimination, en toute égalité, en toute sororité.

Enfin, en vérité, elle ne sait plus si elle aime encore tout cela. Elle croit bien qu'elle n'y croit plus du tout, aux bons soins, à l'égalité, à la sécurité dans cette maternité.

Deux collègues sont encore parties le mois dernier. Démission. Perte de foi. Elles ne croyaient plus. Elles avaient peur de l'accident, du manque de temps, de leur impossible ubiquité. Deux collègues parties. Avant la catastrophe.

Une autre en burn-out. Pas même capable de s'imaginer démissionner tant cela lui demanderait de la force. Elle s'est arrêtée. De travailler, de manger, de penser. Elle s'est arrêtée comme les montres s'arrêtaient au siècle dernier.

- 10 -

Lara ne sait plus si elle pourra encore aimer tout cela. Elle est choquée, se blesse du moindre geste de travers. La lame des mots lui cisaille le cœur. Elle enfile les gardes, les jours, les nuits. Elle revient en plus, parfois pour ne pas laisser les deux jeunes sages-femmes seules dans le service alors que sept accouchements sont prévus dans les heures à venir. Et que peut-être, en plus, Madame de la chambre 13 va lâcher les eaux, tant elle a peur de l'homme qui vient tâter son ventre chaque jour comme pour pousser l'enfant vers la sortie, plus vite, trop fort.

Lara a des sursauts d'amour pour ces jeunes soignantes en CDD qui ne savent pas dire non à la cadre dépassée par les absences, déterminée à ne pas fermer de lits («Mais où iront toutes ces femmes si les lits sont fermés, répète-t-elle, et c'est vrai, où iront-elles? C'est pareil ailleurs dans le secteur, dans le département»).

Ne pas fermer de lits, au risque de ne pas avoir assez de sages-femmes une nuit ou même en plein jour. Au risque de devoir laisser des femmes sans soin, seules, au pire de la douleur. Au risque qu'un bébé passe la tête sans personne pour le prendre dans ses mains.

Ne pas fermer de lits pour ne pas laisser les femmes de la rue dans la rue, tordues de douleur dans l'indifférence de ceux qui passent sans se retourner.

Entretien avec **Éric Louis**

POURQUOI ÉCRIRE ?

Éric tu es aujourd'hui l'auteur de cinq livres. Tu tires tes sujets de ton quotidien, mais tu écris aussi pour ceux qui ne le peuvent pas, ne le peuvent plus. Qu'est-ce qui t'a poussé à écrire? Depuis quand écris-tu? Pourquoi écris-tu?

Pour faire connaître autant que faire se peut les conditions de travail des ouvriers. Les rapports de domination, racontés de l'intérieur. Les luttes, souvent ignorées, qui se nouent, bastions de résistance.

Mon premier écrit date de 2016. C'était *Casser du sucre à la pioche*. J'ai voulu raconter cet univers inaccessible du silo, parce qu'il m'avait marqué. Personne, à part une poignée d'ouvriers, ne verra ce monde isolé du nôtre, et pourtant si proche. Personne n'effleurera ces conditions de travail, ni même la nature du travail là-dedans. Au delà, encore une fois, je veux montrer les rapports de domination, de subordination, subis par les subalternes que nous sommes. Le travailleur, vu comme un mal nécessaire par les possédants, un coût, une variable d'ajustement.

As-tu des influences littéraires? Je pense notamment à Jean-Pierre Levaray avec qui on peut te comparer.

J'ai lu Levaray, bien-sûr, mais assez récemment. On s'est rencontrés il y a 15 jours, justement. On se connaissait de loin. On avait juste un peu échangé par mail. Il commande mes bouquins. Je lis les siens. J'ai «appris à lire» avec des San Antonio. J'avais pas 10 ans. Y en avait plein chez ma grand-mère. Je passais mes vacances à m'en délecter.

Mais ma véritable influence, ma référence, c'est Cavanna. Comment racon-

ter Cavanna? Je crois qu'on ne peut pas. Cette verve. Cette plume. Ce torrent. Cette force. On tombe dedans, et on n'en ressort jamais.

À quels moments écris-tu? Comment écris-tu?

Dans les interstices de la vie. Après le boulot. Après le jardin. Entre deux tours de vélo. Au sortir d'une audience au tribunal. Dans un train qui m'emmène vers le Sud, titiller des patrons, échafauder des actions pour l'asso.

En lisant le chapitre «Jules, un cordiste aux prud'hommes» de ton dernier livre (Un jour j'irai là-haut) j'ai l'impression de revenir quelques années en arrière. Une copine avait mis ses patrons aux prud'hommes pour licenciement abusif. La condescendance, la morgue de leur avocat était la même que celle que tu décris, tout comme cette impression, pour nous, de ne pas être dans un lieu, un monde fait pour nous. Tu écris sur des thèmes malheureusement universels, qu'on aimerait voir changer, que bien trop souvent on pense ne pas pouvoir changer. Tes écrits donnent un peu d'espoir. Est-ce aussi ton but en plus de témoigner?

Un livre ne change pas le monde. Il peut à minima ouvrir les yeux. Il rend compte en tout cas d'une réalité qui n'est pas souvent dite. Les thèmes universels, comme tu dis, mais vu du bas. Par ceux qui subissent. Un livre signifie aussi «on n'est pas dupes», comme quand on les offre à nos interlocuteurs lors de nos RDV au ministère du travail.

Selon la violence de ce qu'il décrit, il est aussi une claque dans la gueule.

L'ÉDITION

On retrouve des noms (Khuzama, Thérèse, Frédérique, Fanny, Grégory...) dans les relectures, corrections, maquettes de tes livres et on sent qu'un collectif t'accompagne. Reçois-tu du soutien, de l'aide de ton entourage pour l'élaboration de tes projets d'édition?

Bien sûr. Chaque bouquin est une aventure collective. Je ne suis que la signature. Le porte-plume. Sans tous ces gens autour, rien ne se ferait. C'est à chaque fois un bricolage, une construction de bric et de broc, abondée par les idées et les talents des uns et des autres.

Tu as d'ailleurs été édité aux éditions du Commun, aux éditions Le Cordiste en colère, aux éditions Les Imposteurs. Ce sont de petits éditeurs, des éditeurs militants. Pourquoi les as-tu choisis, créés? Que t'apportent-ils? Quelle est, selon toi, l'importance de choisir et soutenir ces éditeurs?

Les éditions du commun c'est mon premier éditeur. Ce sont des militants. Je fais partie de leurs tout premiers projets. *Casser du sucre à la pioche* avait été tiré à 300 exemplaires! C'est dire. Aujourd'hui, quand je vois le chemin qu'ils ont parcouru, je suis fier d'être un peu des leurs. Pour le reste, éditer soit même, c'est la liberté. Avant tout. On maîtrise les contenus, la forme, les échéances. Ce qui n'est jamais le cas chez un éditeur, qu'elle que soit sa qualité. C'est aussi faire œuvre commune comme je disais plus haut. C'est faire quelque chose, le fabriquer de A à Z. Faire exister la parole. C'est s'immiscer en force dans un domaine qui n'est pas le nôtre. S'y imposer. Y rester. Y revenir.

C'est aussi s'imposer à la petite bourgeoisie par le biais de l'un de ses vecteurs : le livre. Le livre reste sacré dans ces milieux. On se l'attribue. On le confisque en quelque sorte.



LES CORDISTES EN COLÈRE, CORDISTES SOLIDAIRES

Peux-tu présenter les Cordistes en colère, cordistes solidaires et Solidarité Cordistes?

On s'est fondés tout début 2019. Le mouvement a été amorcé à la suite de la mort de Quentin. C'était l'élément déclencheur. Plein de choses se sont agglomérées après le rassemblement qu'on avait organisé sur le parking de l'usine à l'époque. D'une asso de soutien aux proches des victimes d'accident de travail, on est très vite devenu un crypto-syndicat.

On agit selon 4 axes :

Le soutien aux accidentés du travail, et à leur entourage. Quand l'accident survient, d'autant plus quand il est grave, les victimes et leurs proches sont projetés dans des problématiques multiples auxquelles ils ne sont pas préparés. Au traumatisme s'ajoute l'esseulement, l'indifférence des employeurs et de la justice, quand ce n'est pas le cynisme. Il est nécessaire de casser ce sentiment d'abandon mortifère. Être épaulé moralement, psychologiquement et juridiquement permet de se sentir plus fort. De se sentir exister, tout simplement. Le soutien aux salariés dans les conflits liés au travail. L'association aura comme objectif d'offrir au cordiste engagé dans un conflit avec son employeur un appui juridique, sur la base des conseils d'un avocat et d'inspecteurs du travail, mais aussi par une mise en commun de nos propres connaissances. Trop souvent, le salarié abandonne une partie de ses droits, impuissant parce que seul devant la machine qu'il a à affronter. En face, les employeurs se fédèrent, se syndiquent, s'entraident, se soutiennent, cotisent, anticipent. Il est indispensable de rétablir le rapport de force, aujourd'hui de très loin en notre défaveur.

En amont, l'implication dans la défense des conditions de travail. L'association fera valoir les droits des cordistes auprès des instances qui chapeautent le métier,

toutes d'émanation patronale. Elle sera ainsi un contre-pouvoir qui portera la parole des cordistes. Car ce sont eux, qui tous les jours travaillent sur les chantiers, et produisent la valeur ajoutée. À terme, il s'agit d'influer sur ces instances afin d'apporter au cordiste des avancées sociales et des garanties de sécurité dans l'exercice de son métier.

La collecte et le partage d'informations. L'association se propose de recueillir les témoignages d'expériences vécues par les uns et les autres, et de les diffuser au plus grand nombre. Il est important que des cordistes ayant des connaissances dans un domaine particulier les rendent accessibles à tous. Le savoir sous toutes ses formes constitue une arme. C'est pourquoi il est également essentiel de jeter des passerelles vers d'autres formes d'organisation qui dispensent des savoirs divers, comme les SCOP d'éducation populaire, les journaux alternatifs... Loin des canaux officiels qui n'ont de cesse de vouloir faire de nous des moutons bien-pensants.

Quelles sont les dernières nouvelles des procès et des luttes en cours? Je pense au procès contre Cristal Union pour la mort de Quentin, à l'appel possible de Jarnias dans le procès de Jules. Mais je crois qu'il y en a bien d'autres.

Il y a plein de choses en cours. Qui ont trait aux suites judiciaires des accidents de travail notamment. Ce sont des luttes à moyen et long terme, le temps de la justice étant très long. C'est un travail de l'ombre et fastidieux. Et puis un jour, arrive l'audience. Comme ce prochain 24 novembre au Pôle social de Reims. On y sera, pour organiser un rassemblement. En soutien à Fanny, la compagne de Vincent, cordiste mort en 2012, mais aussi pour donner une visibilité à l'événement, faire en sorte que ça en devienne un, en attirant la presse.

Les luttes au quotidien, ce sont ces travailleurs qu'on soutient tout au long de l'année, victimes d'abus par leurs employeurs.

LA LITTÉRATURE PROLÉTARIENNE

*Comment as-tu connu **FRAGMENTS** et le **CCLOPS**?*

Je suis tombé sur un entrefilet dans *Le chiendent*, de Philippe Geneste. Ma curiosité a fait le reste.

LE MOT DE LA FIN

Que fais-tu aujourd'hui?

Depuis début septembre je suis employé dans une structure d'insertion par le travail (en tant que permanent), pour des gens en difficulté, éloignés du travail. Une AI, association intermédiaire. Un autre monde que je découvre.

As-tu d'autres projets?

J'ai mille autres projets.

Un prochain bouquin aux Éditions du commun. Les suites, notamment judiciaires de l'accident de Quentin.

Une petite tournée de présentation de *Un jour j'irai là-haut*.

En primeur les dates : le 22 novembre à Paris, le 23 à Lille, le 24 à Reims, et le 25 à Amiens.

Sibylle, une pote comédienne, veut faire des lectures de mes conneries pseudo-littéraires.

JC, le big-boss du Cardan, une structure qui promeut la lecture et livre prolo veut que je participe à son prochain événement, à la Maison du Théâtre.

Jean-Phi, comédien-metteur en scène veut qu'on fasse quelque chose ensemble. Sans compter que Romain, mon directeur (par ailleurs un pote de plus de 10 ans), veut à toute force faire entrer la littérature prolétarienne dans le monde de l'insertion. Par mon intermédiaire, bien-sûr.

Un festival, Derniers de cordée, s'est tenu fin septembre 2023 qu'en est-il ressorti?

Une énergie de dingue. Une rencontre avec d'autres métiers en lutte.

Quel est ton rapport à la littérature prolétarienne?

J'en suis friand, évidemment. Mais elle n'est pas pléthorique. J'avoue que je ne la connais pas tant. La vie n'est pas finie, j'ai espoir de la découvrir encore.

Rien à voir, où en sont tes projets de jardinage, de travail dans ta commune que tu évoques à la fin de ton autoprolographie?

Je suis plus que jamais actif dans les Jardins partagés du petit marais. Hier, c'était taille collective des haies.

Pour la commune, arrive bientôt le temps de planter des arbres.

Entretien réalisé début octobre 2023



Yvan Robberechts, 56 ans. Né en région parisienne d'une mère prof d'allemand et d'un père géologue. Un frère cadet sympa que j'ai vaguement martyrisé et qui est devenu psy. Moi, bac B puis licence de Lettres et Arts (Paris 3). Je rate (de peu) le concours de l'IDHEC, je réussis (de peu) le concours des Gobelins. Pendant 15 ans je travaille comme assistant de réalisation et de production, photographe, créatif, scénariste, infographiste, puis directeur artistique. Dépression en 2004. Nouveau départ. Je quitte Paris pour la Picardie et retape une ruine dont je fais (approximativement) une maison. Je vis des minimas sociaux quelques années et fais un peu de black comme photographe. En 2005 je retrouve un job à mi-temps dans un village : tailles, tontes, débroussaillage en été, manutentions, maçonneries et peintures l'hiver. Je serai agent communal pendant 15 ans. Dépression en 2021. Écriture de nouvelles et poésies pour une dizaine de revues littéraires. 2023, début d'un roman-journal que je finirai dès que possible, dans six mois, six ans ou six vies.

HLM

Un spermatozoïde dépressif a percuté un ovule caractériel.

C'est là que je suis né, en 1967, ça je le tiens pour acquis. On a appelé ça un heureux évènement, des bostons ont été envoyés.

Que s'est-il passé ensuite?

Je me suis pris les pieds dans la centrifugeuse du temps. Des forces centrifuges et centripètes.

Et me voilà quelques années plus tard, lessivé, la tête en bas, les pieds en l'air. Bienvenue dans le monde réel...

Je rentre du boulot. Métro parisien. J'ai 55 ans, j'ai 1000 ans. Je me sens fourbu, désossé comme un vieux poulpe.

Dans la rame je cherche un regard sympa. Y'en a pas. Tout le monde fait la gueule. Retranché derrière un casque à musique, un écran de téléphone. Chacun se protège de l'invasion de l'autre. Se soustrait au réel. Espaces communs devenus promiscuité obscène.

Je mets sur off le temps du trajet... *Do not disturb*. Méditation de pleine conscience. Ça marche pas du tout. Mes pensées gigotent et sautillent comme des crapauds dans ma tête. De foutus crapauds au bord d'un cloaque.

Le Christ entre dans le wagon et vient s'asseoir à côté de moi. Il a un ordi en bandoulière et un iPhone à la main. Les temps changent, le Christ aussi.

Il va peut-être multiplier les petits pains?

Il prend son téléphone.

Appeler les apôtres, les rois mages peut-être?

Finalement non, il joue à Tetris. Ça fait des petits bruits rigolos.

L'homme mérite-t-il d'être sauvé? Apparemment la réponse est non.

Je le regarde avec sa gueule de Christ, il me regarde avec ma gueule de rien.

Je sors à la station.

Voilà, c'est là que j'habite. HLM de béton et d'acier sur 9 étages.

Quand les architectes ont fini l'ouvrage ils ont dû se rendre à l'évidence : on pourra jamais faire plus laid.

- Mais si, a dit l'un, rajoutons des couleurs pourries.

- Oui, et on pourrait trouver pour chacun le petit nom qui va bien.

C'est comme ça que je me suis retrouvé dans un HLM bariolé jaune citron et rose saumoné appelé Émile Zola.

Juste en face c'est Edmond Rostand et Jules Renard, mais ils ont arrêté de manipuler les couleurs, y'a eu des plaintes. Au-dessus ils construisent Les Tilleuls, Les Amandiers et Les Érables. Et plus loin encore sur la gauche, dans l'ancien terrain vague, c'est un grand complexe d'HLM en quinconce dont le chantier vient de commencer. Par ici les architectes et les promoteurs sont survoltés. C'est comme ça quand ils sentent l'odeur du pognon.

L'ascenseur est en panne. Je suis au 7^e. Le 7^e ciel, par les escaliers. Je croise la petite du 9^e, celle qui a chaud aux fesses mais pas froid aux yeux. Elle me jette un regard friand. Je sais comment elle se paye ses baskets de marques, elle a toujours du foutre entre les dents. Surtout, ce qu'elle veut, c'est mettre de côté pour acheter sa Mini Cooper rouge et jouer les bombasses.

Sa sœur cadette vient d'avoir son bac avec mention et veut être instit... Chacun se bat pour ce qui lui manque le plus.

Moi, ce qui me manque le plus?

Peut-être la nature, à commencer par les oiseaux. Au 7^e y'a pas de piafs. Parfois un gros pigeon qui arrive à passer la barre du 6^e. Le pigeon de compétition.

J'ouvre ma porte. Tilleuls, Amandiers et Érables ont encore pris un étage. 1, 2, 3, soleil! Ils avancent pendant que je ne regarde pas. Comme des géants de chair à béton ils se lèvent et se dressent dans leurs armures rutilantes. Ils veulent mon ciel et mon air. Même mon gros pigeon ils le veulent. Ils marchent vers moi. Écrasent au passage les maisons et les gens. Ils seront bientôt là, devant ma vitre...

Ils viennent me chercher.

Yvan Robberechts

QUATRE VIES DE MARIO MARRET

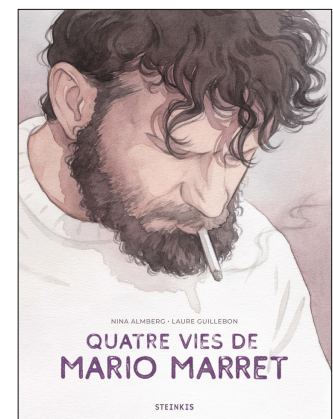
Marius Marret (1920-2000), dit Mario Marret, fait partie de ces individus pour qui une vie quotidienne banale ne peut que sembler trop étriquée. Ce livre de Nina Almberg au scénario et Laure Guillebon au dessin et à la couleur, *Quatre vies de Mario Marret*, est d'autant plus intéressant qu'il retrace le parcours d'un personnage singulier, autodidacte et précurseur, en France, d'un certain cinéma militant, ancré à gauche, un cinéma qui tente de rendre compte sans fioritures de la réalité du monde du travail.

Serrurier et ferronnier d'art à Clermont-Ferrand, jeune militant libertaire au sein de la Solidarité internationale antifasciste, Mario Marret part combattre en Espagne. Mais en 1939 les Républicains sont finalement vaincus et le voilà stoppé à Argelès-sur-Mer. La France entre en guerre contre l'Allemagne. «Mario, décidé à maîtriser tous les moyens de communication qui pourraient être utiles pour combattre le nazisme et le fascisme, apprend le métier d'opérateur radio à l'école Thouzet» Pour lui, il faut lutter «contre Hitler», quitte à s'acoquiner avec le «diable», Staline. «Les anarchistes, pour lutter contre le fascisme, doivent en temps de guerre s'allier avec leurs ennemis.» Recruté par l'OSS (*Office of Strategic Services*, ancêtre de la CIA), les services secrets américains, bardé du statut d'espion, il est envoyé en Algérie afin de préparer le débarquement allié, avant d'être parachuté dans la région lyonnaise. Arrêté, torturé, condamné à mort, il est finalement libéré lors de la défaite allemande.

La banquise et les pôles l'attirent. En 1949, il appareille à bord du *Commandant-Charcot*, comme opérateur-radio pour une expédition en Antarctique. Le cinéaste embarqué meurt. Mario Marret prend sa relève et réalise un court-métrage documentaire sur la Terre Adélie, qui sera primé à la Biennale de Venise de 1952. Pendant la guerre d'Algérie, il rejoint le FLN et, après l'indépendance, travaille quelque temps pour la télévision algérienne. On le retrouve en 1966 en Guinée portugaise. C'était «la première fois qu'un Blanc rentrait dans une guérilla aux côtés de Noirs».

Le marxisme a le vent en poupe, Mario Marret se plie de bonne grâce à sa rhétorique et subit la censure des distributeurs. Pour vivre, il réalise ce qu'il appelle des films commerciaux, alternant des courts-métrages avec différents réalisateurs, comme Chris Marker (1921-2012). Dans *À bientôt, j'espère*, film réalisé à l'usine de textiles Rhodiacéta de Besançon et sorti en 1968,

- 123 -



Nina Almberg et Laure Guillebon, *Quatre vies de Mario Marret*, Steinkis, 2023

des militants ouvriers se prêtent au jeu de l'interview. «Je veux (...) dire aux patrons qu'on les aura, c'est sûr, parce qu'il y a cette solidarité et qu'eux ne savent pas ce que c'est», explique l'un d'entre eux, sans guère susciter l'enthousiasme de ses camarades conviés à une projection publique. «Pourquoi est-ce que les travailleurs ne se reconnaissent pas dans le film?» interrogent-ils. Parce que les deux réalisateurs, Mario Marret et Chris Marker, sont trop «romantiques»? Bien retranscrit, cet aspect des choses montre le gouffre idéologique qui existait entre les «meneurs» et le prolétariat (et qui explique en partie l'échec des tentatives d'«établissement» de certains militants d'extrême gauche ou maoïstes) et celui, pire, entre hier et aujourd'hui. «C'est quand les ouvriers auront entre les mains des appareils audiovisuels qu'ils nous montreront à nous les films sur la classe ouvrière, sur ce que c'est qu'une grève et l'intérieur d'une usine», tentent de rétorquer les cinéastes. L'avenir ne leur a pas donné raison puisque la dissémination des outils de communication n'a pas rendu celle-ci plus aisée ni plus opportune pour le monde du travail. Une trop grande partie de ce monde du travail se laisse toujours séduire par des loisirs idiots (à chacun de faire sa liste), très lucratifs pour les capitalistes honnis mais abêtissants pour le public.

Démarre une nouvelle vie pour Mario Marret, qui s'installe dans le Midi, lit les travaux de Freud et de Lacan et s'établit «psychanalyste» dans une caravane. Ne se revendiquant «d'aucune école particulière», il déclare faire de la «psychanalyse sauvage». Animateur du ciné-club d'Apt, il est par ailleurs membre du PCF. Après une attaque cérébrale, frappé d'aphasie, il s'éteint paisiblement en 1990.

Nina Almborg et Laure Guillebon signent là le portrait réussi d'un personnage aux vies multiples, un baroudeur non dénué de conscience de classe, un cinéaste militant, un partisan de la «belle doctrine» anarchiste qui, tout en évoluant, reste plutôt fidèle à ses idéaux de jeunesse. «J'ai été (...) happée par le destin de Mario Marret et ce qui se dessine de sa personnalité. J'ai toujours trouvé que ce qu'il portait politiquement était très fort», explique Nina Almborg à la fin de l'ouvrage. «Ses différentes tentatives de comprendre l'humain et de chercher de meilleures manières de faire société – que ce soit chez les manchots, par le cinéma, l'espionnage ou la psychanalyse – m'ont passionnée.»

On peut rapprocher cette bande dessinée biographique du roman méconnu de Michel Ragon, *Nous sommes 17 sous une lune très petite*, qui relate également la vie d'un guérillero initialement plein d'espoir. Une époque, qui peut sembler lointaine. Le ton est juste, dans l'ouvrage de Nina Almborg et Laure Guillebon, et l'arrière-plan fourmille de détails et de précisions. Beau portrait d'un autodidacte militant.

Le Couloir de l'horloge

NOUS PUBLIONS DANS LE COURRIER DES LECTEURS DE CE NUMÉRO UNE CORRESPONDANCE DE VINCENT DI MARTINO QUI A DÉCOUVERT NOTRE ASSOCIATION ET **FRAGMENTS** À LA SUITE DE LA LECTURE D'UN TEXTE PRÉSENTANT NOTRE DÉMARCHÉ, PUBLIÉ PAR UN ABONNÉ SUR LE SITE MÉDIAPART. CET ÉCHANGE NOUS A PERMIS DE PRENDRE CONNAISSANCE DU LIVRE *LE COULOIR DE L'HORLOGE*, PARU EN 2011. L'AUTEUR EST NÉ À ROUBAIX, IL A TRAVAILLÉ DURANT 13 ANS DANS UNE GRANDE ENTREPRISE DU TEXTILE, LA LAINIÈRE À ROUBAIX, PUIS DANS LE BÂTIMENT COMME TECHNICIEN CHAUFFAGISTE.

Le roman qu'il nous propose a comme cadre une usine du textile qui, étrangement ressemble à La Lainière, mais aussi une ville, Roubaix. Au-delà de la trame romanesque qui met en scène les protagonistes, ce dont il s'agit ici c'est en premier lieu une immersion dans une usine du textile, une peinture des lieux, un espace gigantesque fait de multiples alvéoles, isolées physiquement mais solidaires dans le processus de production, qui restitue les conditions de travail à la fin des années 70. L'usine ce sont des hommes et des femmes, des chefs et des exécutants, mais également une réalité architecturale qui conditionne les relations entre les uns et les autres, et ceci est parfaitement rendu. Les salles immenses, le bruit assourdissant des machines, les gestes répétitifs, la chaleur suffocante lorsque dehors le thermomètre prend de l'altitude, les prises de service quand se croisent les équipes, une majorité d'ouvrières transportées par les bus de l'entreprise, nous palpons ici le vécu quotidien de l'exploitation dans ce secteur industriel au gré des situations auxquelles sont confrontés les personnages. Une découverte aussi des différents métiers, les peignerons, les rattacheuses, les bobineurs, les pelotonneuses ou soigneuses de continus à filer, ou les machines, les nappeuses, chaque

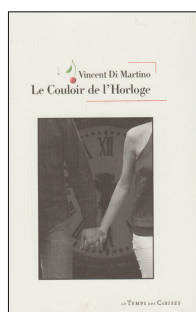
employé rivé à sa tâche mais qui ne prend sens que par sa complémentarité avec celle des autres.

Là où il y a exploitation et oppression, la résistance émerge, et le conflit se cristallise autour d'une annonce patronale, la suppression de 340 emplois. Vincent Di Martino nous fait vivre la grève, l'occupation, les tours de garde, les piquets de grève, la confrontation avec les CRS, la fraternité inhérente à chaque lutte. Une image fidèle à toutes ces luttes qui ont fait rage au cours des années 70/80 quand les patrons et l'État ont choisi de liquider des pans énormes de l'industrie. L'usine ne se réduit pas à l'affrontement de classe, au sein des groupes de travail, des équipes, des liens se tissent, des rivalités, des amours naissantes, d'autres agonisantes, et c'est ce que vivent Nathalie, Jean-Marc, Tony, Sébastien, Marie, pour le meilleur et pour le pire. Il est cependant un autre personnage que l'auteur met en scène, la ville de Roubaix. Nous parcourons son histoire, le passé, les mutations sur le plan de l'urbanisme, la révolution industrielle, les mouvements sociaux de 1936, l'essor du secteur textile qui fera de Roubaix la capitale mondiale de la laine, et les années noires, la récession, les fermetures d'entreprises, «Pour relever cette ville, il faudrait appeler à la rescousse tous les Géants du Nord».

Oui ce livre mérite le détour. Deux jours après avoir achevé sa lecture j'ai regardé sur France 2 un film documentaire, *Nous les ouvriers* dans lequel témoigne une personne ayant travaillé à La Lainière, ses propos n'abordent pas la question des luttes qui y ont eu lieu, mémoire sans doute sélective. Mais le documentaire mérite le détour.

Raphaël Romnée

- 134 -



Le Couloir de l'Horloge, Vincent di Martino, Le Temps des Cerises, 2011, 14 €
Pour se procurer cet ouvrage
Contacter le CCLOPS. Port gratuit